



Charlotte Ignace

on voit avec les yeux
on sent avec le nez
on touche avec les mains
lorsque la lumière est éteinte
c'est comme si on fermait les paupières
mais les mains peuvent toujours palper
lorsque le cœur bat, l'organisme est vivant
quand la lumière est éteinte
je sens toujours mon sang passer jusqu'à ma cornée
les autres ne sont pas moi
la nuit il fait noir
je me concentre sur mes veines
ça tape surtout dans mes tympans
aujourd'hui c'est pas encore demain
j'entends toutes les couleurs
qui passent dans le noir
sous mes yeux

et parmi tant il y a toi

Aline Jayr

C'est un visage une écriture
jaillie d'une faille
à peine dégrossie dans la roche
une terre étrangère taillée à la hâte
deux fentes, voilà les yeux

Des fois, c'est du noir plein la bouche,
des mots qui collent contre les parois
une encre qui brûle
et cherche à capturer une forme qui sans cesse se transforme
des fois, il faudrait repeindre en blanc les murs de cette tête-là
libérer les pensées fragiles en exil, qu'elles séchappent par les fenêtres ovales

Un visage l'apparence d'un monde dans un monde
qui porte sa propre croix
pour toucher du doigt un fragment d'humanité
voir et entendre le long de la ligne d'horizon
goûter sentir penser le long de la ligne médiane

Sa matière est de glaise d'or et de plomb
les jours les heures sont gravés à même la peau
les cicatrices dessinent des ponctuations
là sur le front une virgule, inspire - et près du menton un point. Soupire

Un visage un jardin
de chair et de lumière
de sang d'écume et de muscles
de tendons d'os et de vent
de cartilage, de feu d'orage

les enfants ne sont pas des grands
alors on garde plein de secrets
ils voient d'autres trucs
ils sentent autrement
ça cherche des réponses
quand est-ce qu'on me dira tout ?
faut tout toucher
parfois on sent plus ses mains
mais on peut les voir
moi je tape mes ongles pour être sûre
et putain personne peut expliquer
pourquoi il se sent en vie
c'est une évidence pour tout le monde
je respire je respire je vis je respire je touche je sens je vis
et puis je peux pas toucher son cœur
mais je dois faire confiance
quand on me dit qu'on m'aime
parce que quand on aime, on aime
moi quand j'aime, j'aime
non: moi quand j'aime
j'aime à mort

j'ai déjà tout senti avec mon corps
en fait je peux aussi voir avec mon cœur
et puis sentir avec mes mains
toucher avec ma langue
c'est pas parce que je vois pas la galaxie
que ça veut dire qu'il y a
seulement une centaine d'étoiles
j'ai pas trouvé de certitudes encore
il y a des trucs qu'on peut pas vérifier
mais on est déjà sûr
que ça existe
j'ai jamais touché de nuages
jamais vu un électron
connais pas l'odeur du Mexique
j'ai jamais rien su avant qu'on me dise

Laura d'une vérité qui toujours nous échappe
cellules, molécules, atomes
plus je creuse, plus je ne vois que l'espace
le vide si plein de rien

C'est un visage peut-être le tien
une terre singulière une lune un peu cabossée
son sourire se propage aux coins de mes lèvres
langage aux arômes ardents qui fait pousser des fougères
sur ma langue
et qui dans l'eau frémissante m'infuse et me sédimente.

J'ai toujours évité de me regarder trop longtemps dans un miroir. Au bout d'un moment, mes traits perdent leur aspect familier et deviennent étranges, étrangers. Je prends peur, je tente de me soustraire au regard de cette inconnue et c'est trop tard, son étrangeté est entrée en moi. C'est une distance aux choses, au temps, aux lieux, aux autres, comme si toute immédiateté m'était refusée. A chaque fois, il me faut plusieurs minutes, plusieurs jours, longtemps, trop longtemps pour me défaire de cette sensation. La sensation ne me quitte jamais complètement, elle laisse des traces, comme une cicatrice légèrement brillante sous un certain angle, comme un dessin tracé sur une vitre qui réapparaît avec la buée. Un dessin sans forme, qui ne représente rien de connu.

Depuis mon entrée dans la police, il y a cinq ans, je ne me posais plus ces questions, ou si peu. Tout était simple, direct, mon visage dans la glace aussi, même si j'évitais les miroirs par habitude. J'avais une fonction, je servais à quelque chose, j'étais quelqu'un et souvent, je pensais : je suis dans la police, voilà ce que je suis. J'avais fait de ces mots un garde-fou, une prière sans dieu que je me répétait pour conjurer ce qui dormait au fond de moi, et que je ne voulais pas connaître.

Et puis j'étais arrivée dans cette ville, j'avais commencé cette enquête - j'étais tombée dedans même - l'enquête m'avait prise, le passé aussi, il m'avait attrapée et ne me lâchait pas, le passé dans chacun de mes pas, chacun de mes rêves - et j'avais l'impression que quelque chose s'effondrait. Pas comme une digue qui s'effondre brusquement lors d'une inondation, non, un lent glissement, de ceux dont on ne sait pas quand ils commencent et dont on se rend compte trop tard. Et les miroirs me poursuivaient, les miroirs

Marianne Skorpis Rimo

toujours, ma salle de bains, les toilettes du commissariat, les vitres du tram - tous reflétaient mon visage, mes doutes, et ce qui ne manquerait pas d'arriver.

Et maintenant, maintenant je me retrouvais face à la vieille, dans sa petite maison, et la vieille ne voulait pas me parler. La vieille n'évitait pas mon regard, elle avait plongé dedans même, et ce regard me faisait peur, peur de ce qu'il reflétait du mien - si oeil égal miroir, oeil dans oeil égal puits sans fond ? Alors je me concentrais sur les traits de son visage, les espérant plus lisibles. Elle avait les cheveux courts, blancs, coiffés sobrement. De quelle couleur étaient-ils autrefois ? Bruns, blonds ? Je ne les imaginai pas roux. Châtaignes, peut-être. Ses yeux, toujours les mêmes, marron marbrés de bleu, une géographie que je n'avais vue chez personne d'autre. Et sa voix, quelque part en elle, que je n'avais toujours pas entendue. Son timbre aurait pu me dire un peu de ce qu'elle était, compléter son apparence ou la contredire peut-être. Elle n'était pas très grande, mince, et chacun de ses gestes, même les plus banals, me semblaient empreints de mystère.

Je pensais qu'il aurait fallu que je la vois dans d'autres situations, que je l'observe sans qu'elle ait conscience de ma présence : en train de manger, de dormir, de rêver. Son visage aurait eu une expression autre que cette dureté que je croyais déceler dans ses yeux. Des choses s'en seraient échappées, un sourire, le passage d'un souvenir, autre chose encore. En baissant les yeux, j'ai remarqué ses mains, ses doigts fins et réguliers où perçaient des veines bleutées, seules manifestations de son intérriorité. Le reste n'était qu'apparences. Apparences et mystère.



Camille Bréchaire

Soucieux de ça. Ta beauté comme un mythe qui se dit un peu vidée non pas de ta splendeur mais de l'effondrement des dents. Voilà ça tes dents effondrées. Tout revient à la bouche, aux lèvres capitonnées qui relâchent leur étreinte, et la gencive à même pour qui n'a jamais pu quitter le lieu, pour qui n'a jamais quitté la terreur de ce pacte. La voix rauque déjà des soirs plus anciens, Rothmans rouge le soir à minuit. Le chavirement du sommeil, le train sonore de la nuit avec les voix noires de La Rochelle, les voix sur la jetée à la Grand' Rive, quand tu riais à pleines dents, à dents pleines, à dents blanches et solaires. Mais non tu n'as rien vu venir, non tu n'as rien vu de cette cendre au bleu noir qui maquillait déjà tes dents. Tes dents c'est ton corps dans la rue Saint-Sauveur qui déambule et qui sourit. C'est aussi une histoire qui se raconte. Une histoire d'enfant délaissé, jamais soigné - pas le temps ni l'argent d'aller chez le dentiste - dissous dans la lumière, une lumière noire de caries ferrailles et de dents calcinées. L'enfant devenu mère, devenu chantre des apparences, veut garder des dents dans sa bouche, les dents qui riaient sur le Vieux-Port de La Rochelle. Mais comme une histoire tragique pénétrant au hasard sa mémoire fautive, chaque matin la mère fume et l'ombre continue de

gagner ses dents. L'enfant face à l'enfant. Il voit se consumer ses dernières quenottes. Sa résolution d'être. Alors il regarde sa mère blanche mate, la tête contre le mur, tenter d'arracher les dernières parois de sa jeunesse. Se taire au choc des incisives. Se taire à l'arrachement des tissus sanguinolents. Elle a mal après le grand fracas. Et sa bouche évidée répète qu'elle a mal après le grand fracas. C'est une fille à la douleur. Une fille sans dent sortie la bouche les lèvres les gencives ensanglantées, sanglées par le dentier, cuirasse déjà prête à remplacer les anciens chicots, débris dédiés au père, à la grande fissure des familles. A présent elle porte un appareil. Elle embrasse cette fiction. Elle a des dents. Enfin pouvoir mâcher et faire semblant de sourire, toujours avec la main devant les lèvres. Mais elle n'a pas la force de supporter ce mensonge très longtemps. Elle a comme une gêne dans la bouche. Un corps étranger qui la brûle et lui donne envie de vomir. Alors elle enlève ses dents. Elles les posent dans un vieux bol au milieu de la table du salon et chaque parcelle de sa denture garde tout le jour la trace humide de sa bouche et l'odeur de sa salive. Dans la maison, le lendemain, elle fait la cuisine avec les restes de la veille, elle lève souvent les yeux vers moi, je la regarde elle me sourit.



Un jour

L'air entra de nouveau sous la terre

Douze treize arbres là au milieu de si peu de choses

A peine le vent qui organise le mouvement

Le mouvement dessous la terre oui

On verrait les veines gonfler

Le sol se gorge d'air c'est un grand réceptacle

C'est un sac de toile troué

Mais dans un seul sens vous voyez

L'air engorge la terre sans expirer

Et on verrait monter la terre

Presque à l'œil nu vous voyez

L'air coincé au sous-sol il

faudra bien qu'il explose

Vous le voyez

Margaux Lallemand

Les ateliers
d'écriture de
Laura
Vazquez



Direction de la
publication :
Benjamin
Milazzo

Dans mon rêve

En attendant

Trois corbeaux se sont posés sur les arbres
Sur les branches au milieu de si peu de choses
Les plumes sont bleues c'est le propre des oiseaux de faire mentir les faunes

Trois corbeaux six pupilles trois becs contre les troncs

Ou bien leurs ramifications

Trois corbeaux enveloppés de silence
Couvrent l'absence de coquilles d'œufs

Ils réchauffent le vide

Au loin la montagne gronde

Les pierres roulent sur les flancs

Un gigantesque claquement de la langue

Une langue qui s'enroule sur les pierres et crache

Des éboulis de cailloux

En un écho immense

Dans m

Soudain les hommes et les femmes accourent du village voisin
C'est une marée de corps
Dès lors c'est le milieu de tant de choses
Des mouvements discontinus des voix désordonnées

Au milieu d'un tout si vaste qu'il devient inquiétant

La montagne se moque et le rire se coinçait entre les dents

C'est comme ça

La chair humaine agrippée au chaos

Et par-dessus les nuages vagues les nuages denses les nuages gris

Que les hommes les femmes pourraient toucher de leurs mains

Simplement vouloir les contenir

Mais non

Leur sillage est incessant

Et les corps se juxtaposent

Pour tout recouvrir

Dans mon rêve le Volcan de Vésuve

> Il faudrait faire le deuil de ses visages.

Reconnaître ça à celle qui s'acharne. Que c'est

quand même un visage son sourire sans dent.

Un trou comme un puits dans la mâchoire. Avec

l'affaissement des lèvres. Les tissus violacés. Les racines arrachées. La bouche encore humide des chicots tombés au sol sur un paquet d'étoffes. L'histoire d'un visage pur de jeune fille oubliée, retombant sans cesse dans ses douleurs d'avant.

Les eaux noires où s'amassent les dents de lait d'une petite fille souriante. Reconnaître que ce n'est pas pareil à présent. Le visage

ne tient plus. Il tombe. Les lèvres pendent. Elles s'affinent. Revoir

la pince qui arrache les dents, ampute le crâne. Les dents. Celles qu'on n'a pas pu sortir soi-même devant l'effroi de l'enfant et la peur de la septicémie. Elle arrête de tirer sur les chairs et le sang des plus profondes molaires gicle sur ses joues, inonde ses mains, recouvre ses poignets. La gorge tiède de sang. Les lèvres couvertes de rouille. Il ne reconnaît plus sa mère. Il faudrait faire le deuil de son visage. Suis morte dit la voix de petite fille

édentée. La bouche vidée après le grand dépeçage, salie par le souvenir de l'ancienne bouche, l'autre retombant chaque fois,

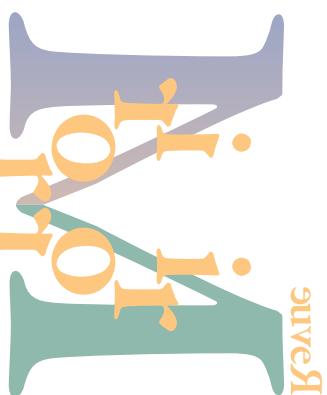
l'appelant sans cesse à retourner au puits retrouver le vide, l'écho du cri. Sa douleur d'enfance. Visage d'amour sans dent, visage brisé, atroce de près, repoussant le visage terrifié de l'enfant. Réduite à ça celle qui s'acharne. Au réveil ton visage porte une douleur lancinante. Une douleur de matraques, de coups, de piétinements dans la mâchoire. Reconnaître que c'est fou quand on y pense, de ne plus avoir mal et d'avoir aussi mal pour un seul et même visage.

Camille Bréchaire

Podcast
En Miroir !
saison 2

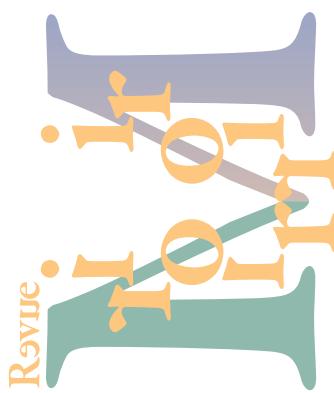


revuemiroir.wordpress.com
la revue impulsée à partir
des ateliers d'écriture de Laura Vazquez



Podcast
En Miroir !
saison 2

revuemiroir.wordpress.com
la revue impulsée à partir
des ateliers d'écriture de Laura Vazquez



Podcast
En Miroir !
saison 2